

Jacques Boulerice, Joanne Morency, François Godin

Jacques Paquin

Numéro 156, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73102ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2014). Compte rendu de [Jacques Boulerice, Joanne Morency, François Godin]. *Lettres québécoises*, (156), 44–45.



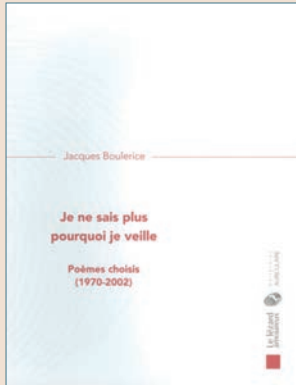
JACQUES BOULERICE

Je ne sais plus pourquoi je veille. Poèmes choisis (1970-2002)

Montréal, Le lézard amoureux, coll. « Auriculaire », 2014, 144 p., 19,95 \$.

Petits bonheurs d'éternité

Il existe assez peu de maisons d'édition de poésie, aujourd'hui, qui accueillent des poètes injustement sombrés dans l'oubli. Le lézard amoureux fait exception en inaugurant une collection qui ouvre son catalogue avec la poésie de Jacques Boulerice.

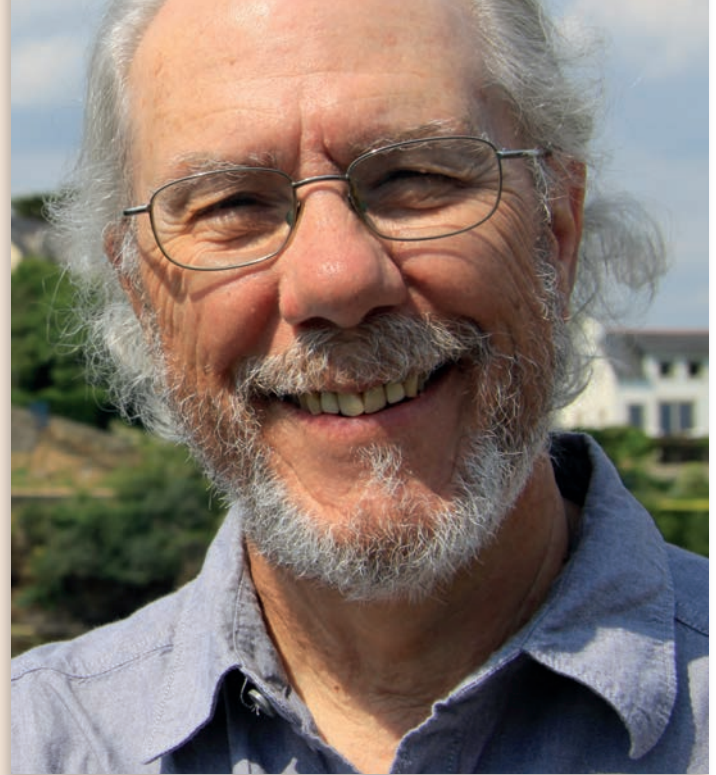


Présentée dans un bel écran éditorial, elle porte aussi un joli nom, « Auriculaire », et ses couleurs sont annoncées avec beaucoup d'élégance : « Doigt du cœur, de l'humble et du secret. / Cette collection tire l'inouï des oubliettes. » Le premier poète qu'elle porte à notre attention est Jacques Boulerice, qui a mené toute sa carrière à Saint-Jean-sur-Richelieu. C'est le poète lui-même qui est responsable du choix des poèmes tirés des sept recueils déjà parus et qui s'échelonnent de 1970 à 2002. À l'exception des deux derniers titres du catalogue de l'Hexagone, la majorité des poèmes proviennent de livres publiés aux Éditions du Jour et aux Éditions Mille roches. Cette anthologie s'ouvre par un très beau texte, « Métier », qui

sert de préface à l'ensemble et dans lequel le poète raconte la naissance de son goût de la poésie à l'adolescence, dans un lumineux rapprochement entre l'écriture, une rondelle de hockey perdue dans la neige et le travail de son père à l'établi. L'adulte qui se revoit adolescent revenu bredouille, le soir, après sa partie de hockey bottine, en tire une pensée qui donne son titre au recueil : « Ce jeu vaut bien toutes les chandelles que le vent finit par souffler. Et quand j'oublie pourquoi je veille, le matin m'installe à mon métier. » (p. 7) Pas étonnant que le poète ait eu l'audace d'intituler l'un de ses recueils *La boîte à bois* en 1978, période durant laquelle le formalisme était au zénith. Les souvenirs de « L'hiver après l'école » (daté des années quatre-vingt) occupent une large place dans tous les recueils de Boulerice.

Observateur de l'anodin

C'est dans l'enfance que le poète trouve sa principale matière, une enfance qui n'est pas seulement idyllique. Il suffit de lire « Une enfant joue » dans lequel un garçon se risque sur le mince miroir d'un lac gelé pour constater la fragilité de la vie, « petit mot transparent et fragile » (p. 82). C'est aussi sur l'enfance que se referme ce choix de poèmes qui niche dans la « région du cœur », selon le titre de la postface que



JACQUES BOULERICE

signe le poète Jean-François Dowd. Les derniers textes de cette anthologie marquent un passage de la versification à une prose narrative qui s'apparente au conte. Bien que certains de ces textes aient paru sous l'appellation générique de « fictions » à l'Hexagone, Boulerice les a aussi élus, et à juste titre, au sein de son anthologie de poèmes. Comme chez tout poète, il y a un philosophe chez Boulerice qui prend prétexte d'une scène banale, comme une visite au zoo, le bruit que font les camions qui reculent ou une cour de débarras, pour voir au-delà de ces décors éphémères une parcelle d'éternité, comme dans ce poème-comptine :

*brève brève la saison ;
nos mains nos chiens nos jeux,
tout a la hâte.*

Et c'est pourtant l'éternité. (p. 60)

Oui, les recueils de Jacques Boulerice ont peut-être « passé » depuis, mais cette séduisante anthologie montre bien qu'ils étaient bel et bien à l'« abri du temps. » (p. 84)



JOANNE MORENCY

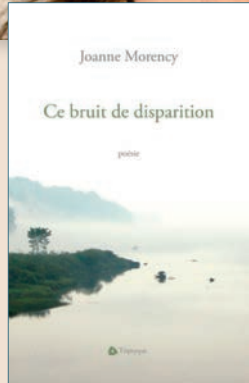
Ce bruit de disparition

Montréal, Triptyque, 2014, 61 p., 17 \$.

Un paysage qui ne s'en remet pas

Le décor enchanteur de la Gaspésie fait contraste avec l'expérience du deuil tout en évoquant un pays qui agonise.

On se soucie assez peu, quand on lit un recueil, de connaître les circonstances ou le motif, s'il y en a un, qui a présidé à son écriture, à moins que l'écrivain lui-même ne nous fournisse une raison de le faire. La mort d'un proche change la donne parce que le recueil, qui dresse le bilan d'une expérience vécue, se présente, selon les tempéraments de poète, soit comme une longue plainte, soit comme un hommage au défunt, ou les deux à la fois. Toute mort étant



JOANNE MORENCY

Voilà un recueil qui a su éviter les écueils de sentiments trop explicites et qui nous fait entendre, comme une corne de brume, un bruit de disparition.

absurde, il faut y trouver un sens, il faut *l'écrire*, comme un devoir de mémoire individuelle. Un minuscule paragraphe rend compte du deuil vécu par la poète Joanne Morency, dans *Ce bruit de disparition*, au début de la première section éponyme: « Un paysage mourant. On ne perd sa mère qu'une fois. C'est l'enfance, extirpée de ses chairs. Un monde sans oxygène. » (p. 13) Or, c'est le seul endroit de tout le recueil où la mère est nommée, tout le reste incitant le lecteur à lire les descriptions de paysages de la Gaspésie (où demeure l'écrivaine) en analogie avec cette perte. La paraphrase qui précède la confidence résume bien le climat du livre: « Un bois d'échouerie lancé dans les flots. Ce bruit de disparition... » (p. 13) Échouerie: qui vient d'échouer, toucher le fond. La mère (jamais appelée par son nom propre) subit le même sort que l'individu qu'elle désigne: elle disparaît dans les pages subséquentes, et ne demeure plus que le flop provoqué par une chute de bois dans la mer. Plutôt que de composer un lamento dont la mère aurait été le centre, c'est au grandiose paysage de la Gaspésie, ouvert sur l'océan, que Morency confie le soin de traduire sa peine, tout en demi-teintes.

Le refus de mourir

Le deuil de la mère est comme pris en charge, réfracté par une Gaspésie qui, comme elle, est menacée de disparition. Cette obliquité de l'écriture permet à la locutrice de passer à travers son chagrin sans être elle-même anéantie par cet événement: « Nous ferons de l'absence une contrée accueillante, des gestes d'antan, des gouttes de rosée. » (p. 28) Plutôt que d'aborder l'agonie de front, la poète a opéré un choix admirable: elle a préféré parler des paysages du pays de sa mère. Plus encore, c'est à la Gaspésie entière, presque comme un personnage, qu'elle confie le soin de prendre le relais: « Toute lumière peut nous servir de mère. » (p. 57) Ce jeu de miroir ou de mirages génère l'emploi de plusieurs personnes grammaticales qui restent cependant difficilement identifiables, mais ne boudons pas notre plaisir. Voilà un recueil qui a su éviter les écueils de sentiments trop explicites et qui nous fait entendre, comme une corne de brume, un bruit de disparition dont les échos continuent de retentir, sans tambour ni trompette, après la lecture.



FRANÇOIS GODIN

☆☆ ½

FRANÇOIS GODIN

La chambre aux quatre vents

Montréal, l'Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2014, 92 p., 20,95 \$.

Un huis clos sexuel

François Godin signe un second recueil qui poursuit sur la lancée de son premier par des images qui sonnent avec fracas mais laissent le lecteur plus ébahi que conquis.

Ça joue dur dans les quatre coins de cette chambre qui forme l'unique décor de ce recueil ne comportant pas quatre divisions mais bien trois. Godin a troqué l'arène de son premier recueil (*La victoire jamais obtenue*, 2011) pour un des espaces carrés (la chambre, le lit) où les mouvements des corps en transe fixent l'esthétique du débordement qui caractérise tous les textes. Le poète ne cède pas seulement aux emportements, il les recherche, il les provoque même, si bien qu'on ne distingue plus tout à fait la ligne de séparation entre la chambre et la carrure des corps et leurs coups sourds qui retentissent. La citation que le poète emprunte au philosophe Michel Foucault est particulièrement bien choisie: « Peut-être faudrait-il dire aussi que faire l'amour, c'est sentir son corps se refermer sur soi, c'est enfin exister hors de toute utopie [...]. » (p. 11) Denses, oui, ces textes le sont tous, « intenses » surtout, selon l'expression à la mode chez les adolescents. Il n'y a aucune place pour l'accalmie dans cette poésie qui injecte de la fureur dans tout ce qu'elle touche. Le sujet est à ce point refermé sur lui-même que l'autre, qui subit les assauts répétés de ce fougueux amant, disparaît sous la charge de ce sujet souverain. Au fond, c'est peut-être et toujours de lui-même qu'il est question: « Je me dévaste dans un geste lent sans air. » (p. 61) La section médiane, qui offre des textes en prose sans aucune ponctuation, atteint le paroxysme recherché par le poète:

Un goût d'emballage tonique m'éclate les papilles use les larmes sur la bouche tout un préambule tant de signaux sismiques une langue à égorger tes bras en phentex se prennent pour un remède je me réserve des aiguilles je crépite me braque sur ton cœur englouti dans le formol des yeux (p. 59)

La virtuosité de cette mitraille de mots lancés aux quatre vents force l'admiration, comme si la langue se tenait sur une corde raide. Ce « collage de vertiges » (p. 79), toutefois, rend ce recueil quelque peu hermétique, offrant au lecteur une *camera oscura*, littéralement: une chambre obscure. Et ce ne sont pas les définitions de mots ponctuant les poèmes à la manière d'un glossaire qui vont nous éclairer davantage, puisque ces mêmes mots ne sont jamais repris ailleurs. Certes, le lecteur de poésie aspire à ressentir, mais il lui arrive aussi de vouloir comprendre, juste un petit peu.